



présente :

de Daniel Cohen (collection : « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »)
extraits de son ouvrage, *Lettre à une amie allemande* (L'Harmattan)
(sorti en mars 2000, et deux rééditions)

Être à Berlin

Chère Inge,

Il avait fallu préparer ce voyage à Berlin. Y aller ; y être. Villa Wannsee, j'étais, volontairement et sans retour, sur le parvis d'un cauchemar ; ici, je ne me distrairai pas d'un plan, d'une ligne, d'un morceau de la ville ; le génie d'un lieu se distribue, se compose, se discute, s'évalue et se compare : sur la défensive, je ne m'étais pas soustrait à cette norme depuis que j'avais mis les pieds en ces lieux réels par leur mouvement, leur matérialité et leur vérité ; tous décalés par rapport à une réalité-poignard — si je laissais aux images qu'exhibaient les murs de cette maison, par exemple, leur pouvoir. Cela était arrivé plus d'une fois ; une couleur, une lumière, un reflet, un souvenir, un vers, le titre d'un livre avaient tempéré le réflexe d'enfermement, exorcisé le danger de se croire inactuel, ramené vers la grotte où une partie de l'humanité avait abaissé et anéanti une autre partie et rendu, par là, tout le restant de ladite humanité suspect et blessé. « Il faut prêcher sur la vie, non sur la mort », disait le philosophe Alain, dans une de ses formules lisses dont il avait le secret. Je hais, comme lui, « l'éloquence des croques-mort » (*Propos sur le bonheur*). C'est un Sage — la guerre, ses abominations ont ruiné un pacifisme, le sien ; n'a-t-il applaudi aux accords de Munich ? Face aux détresses du siècle, son bon sens fait un peu prêchi-prêcha. Pourtant, j'ai songé à lui, l'autre jour, notamment, à sa formule : « La vraie cause des guerres est certainement l'ennui d'un petit nombre, qui voudraient des risques bien clairs, et même cherchés et définis » (*Ibid.*). Je regardai la reproduction d'une toile de Felix Nussbaum ; je me demandai si le peintre avait péri, à cause de « l'ennui » de quelques uns. Est-ce faux, inessentiel ? De par les enchevêtrements des relations judéo-allemandes, de leurs conséquences, la réflexion donne dans l'apophtegme ; elle irrite ; elle ne satisfait pas. *Die trostlose Straße*, (« La rue en détresse »). Cette toile de Nussbaum a été exécutée dans les années 20, durant sa période « normale » si ce qualificatif a un sens. Elle montre une rue déserte. Aux fenêtres d'un bâtiment inachevé, et flanqué, à son extrémité, de la coupole d'un monument officiel, flottent des drapeaux noirs ; un arbre, nu, tourmenté de l'intérieur, ouvre sa charpente telle une main qui souffrirait d'une arthrose aiguë, dont les doigts seraient crochus à force de douleur ; un essaim d'oiseaux sombres passe dans un ciel presque orageux, plus clair dans le lointain ; un chat noir, la queue dressée, vous fixe d'un regard de fauve. On a l'impression d'être dans le ghetto de Terezín ou dans un monde suspendu, en retrait. Non pourtant ! Nous ne sommes dans aucun ghetto ; le peintre restitue peut-être le rêve qu'il avait fait

la veille. Connaissait-il ce passage de Conrad, dans *Lord Jim*: «Un homme qui naît tombe dans un rêve comme un homme à la mer. S'il cherche à s'élever hors de l'eau, il coule. La solution est : s'appuyer sur l'eau dans l'élément destructeur plonger, suivre le rêve»? Cette œuvre, d'une densité extrême, *je la retiens* — s'il me faut une référence à l'état somnambulique, mien cette semaine bizarre et sans autre exemple dans ma vie. Chercher, ailleurs, dans les textes d'Alain, une phrase de circonstance ? Lassitude. Tant pis. Or la peinture de Nussbaum est d'un *absolu* tel que mon séjour berlinois ne saurait s'en réclamer ; mais si, dans mon bilan, saillent peur, honte, regret ; que s'y additionne la période dépressive qui suit mon retour à Paris, avec ses corollaires somatiques — exercice de pénitence ? — alors le message prophétique de l'artiste d'Osnabrück, sa configuration kafkaïenne, sa trame conviendraient, du coup, à l'esprit d'un homme mélancolique et comme perdu dans l'immense cité. Vous pourriez protester : Berlin mérite mieux ! Combien je m'en réjouirais s'il n'était de nos paradoxes, comme de nos préjugés : selon les circonstances, ils prétendent obscurément à l'équilibre et circonscrivent mal notre déséquilibre. Est-ce cela le tempérament ? Pour se documenter, un candidat au voyage à Berlin aurait l'embarras du choix : les promenades de Franz Hessel, les délicieuses chroniques mondaines de Nicolaus Sombart, la saga expressionniste de Döblin, la langue pointue de Kurt Tucholsky, le beau texte de Peter Weiss à plusieurs reprises cité, les portraits à peine travaillés, mais marquants, de Hanns Zischler ; un homme de culture me donnerait mille autres sources de Brigitta Arens à Günter Grass, en passant par Christa Wolf, etc., etc. Vous ajouteriez même que le fabuleux renouveau du Berlin actuel les vieillit ; auriez-vous raison ? En quoi serais-je consolé ? S'il faut aller jusqu'au bout de la face sombre, la série d'études réunies sous le titre, *Berlin 1933-1945, Séduction et terreur : croisade pour une catastrophe*, sous la direction de Lionel Richard, dans la série «Mémoires», chez Autrement, comblerait honnêtement le curieux, à qui nous recommanderions, entre autres contributions, celle de Vincent von Wroblewski, «Le malheur d'être Juif».

Être à Berlin, dans mon esprit, aujourd'hui, ce n'était pas marcher dans la ville ; ce n'était même pas y mettre les pieds ; c'était avancer dans des salles documentaires qui retraçaient le processus de l'extermination. On me ferait remarquer : les livres ne suffisent-ils pas ? S'ils avaient suffi, ni la raison d'être de la villa Wannsee, dans sa vocation pédagogique contemporaine, voire l'existence de ce témoignage ne se comprendraient, ni ne se justifieraient. De très nombreuses pièces, accrochées aux parois des salles d'exposition, ont figuré dans des albums ; rien qui y est présenté n'est original. Cependant piétiner dans ce bâtiment, c'est être au cœur du système bureaucratique de la Solution finale ; s'y rendre c'est marcher dans une ville qui, point névralgique de la patrie allemande, a tendu, à la perfection, avec un souci d'efficacité qui fait le bonheur des connaisseursⁱ, une toile d'araignée d'où il était, à quelques exceptions rares, impossible d'échapper.ⁱⁱ Villa Wannsee : je m'y trouvais avec ma peau de survivant, mon amour de ces morts humiliés, mon approche tantôt placide, tantôt houleuse de la culture allemande ; celle-ci connut ses chavirements le temps de la visite ; premiers effets dévastateurs en cette journée et au cours de la journée suivante. J'aurais dû être blindé : je souffrais comme si je feuilletais, une première fois, le livre de l'éclipse humaine, je voulais dire de l'éclipse de Dieu. Je suis un étrange athée ; par réaction d'abord, par raison ensuite. Face à la souffrance et au Mal, je redeviens un petit garçon qui, dans le giron de quelque persistante nostalgie d'un monde ouvert à la compassion, in-

terroge je ne sais quel Être, arbitre suprême et juste, de nos passions. Au fond, que m'importe si l'on appelle Dieu la Conscience, cette donne de l'homme, unique à lui dans le Vivant ? « Une conscience sans scandale est une conscience aliénée » écrivait Georges Bataille. Je cite à dessein Bataille dont je sais l'œuvre exigeante et sans concession : pour cet homme qui avait été près de l'expérience mystique, Dieu est d'abord une Absence ; rien ne saurait la transcenderⁱⁱⁱ. Pour retrouver ma capacité au scandale, ma conscience réduisait-elle l'espace et le temps ? Me ramenait-elle aux paroles apaisantes et consolantes de mon père sur la justice éternelle ? Je le revois, lisant à haute voix, bouleversé par l'épisode de la *Aquéda* : la « ligature » d'Isaac et l'intervention de Dieu. Son visage s'était illuminé ; il avait dit, sur le ton de la proclamation, qu'un homme juste et bon ne peut craindre le Mal, tant la clé du monde serait tenue par la justice divine. Il est extraordinaire que je me sois détourné de ces mots trop catégoriques pour être *discutés* ; or, eu égard aux tragédies de notre siècle et, notamment face à celle que le mémorial Wannsee raconte dans le cadre même où fut scellé le crime, me voici, presque désarmé, devant la simple, la dialectique — têtue — paternelle ; l'enfant en moi réinvente le Dieu que l'adulte a destitué ; l'adulte est fatigué : tous ces mots abjects, ces haines coupeuses de tête... « Le lait noir de l'aube, nous le buvons le soir / Nous le buvons à midi, et le matin / Nous le buvons la nuit » écrit Celan dans sa *Fugue en mort majeure* (*Todesfuge*) en pensant à ceux qui ont croisé le destin des soudards et des assassins — sa mère au premier chef. Alors que films, documents, livres m'avaient appris ce que fut l'enseignement et la pratique du mépris ; qu'un chef d'œuvre unique, *Shoah*, de Claude Lanzmann ; qu'un autre, non moins édifiant, *Schtetel* de Marian Marzinski, laissent au spectateur la capacité de réfléchir sur ce qui pousse un homme à être un acteur actif ou passif d'un meurtre collectif ou à évacuer les problèmes, les contraintes du deuil en s'aveuglant sur les conséquences de la tuerie — ce spectateur remet, dans le désordre, sur la table, ses principes, ces notions : amour, justice, honneur, mémoire, culture, révolution ; mais, se dit-il, je me meus dans un espace encore sain : ma capacité à l'analyse, si j'en ai, circule dans un milieu familial ; les priorités contingentes ou immédiates m'obligent à suspendre mon examen, quitte à y revenir ; chaque retour me protège, puisque sachant que je *saurai* davantage, j'apprends à mettre, entre les mots que je lis et ce qui ressortit à ma sensibilité, un pansement : il faut vivre un peu.

Il m'est arrivé d'aller plusieurs fois à Yad Vachem, à Jérusalem : en pèlerin, en orphelin, en gardien dans l'acception antique du terme ; on en ressort tétanisé ; puis, très vite, les bois de pins alentour, la lumière flamboyant dans les allées ou bleuisant la ligne d'horizon, je ne sais quoi de pétulant et de nerveux, d'hystérique, de très vivant — caractéristiques d'une société, l'israélienne, qui a vécu avec le sentiment de l'urgence et la mentalité de l'assiégé — vous délivrent du poids des images qui partagent, avec les panneaux exposés à Wannsee, la même atrocité. Dans ce manoir berlinois, je ne disposais pas, ou plus, des défenses que j'avais plus ou moins élaborées dans mes jeux multiples. J'avais l'impression d'être aussi nu qu'en ces temps où, adolescent, je relevais le rideau, découvrant, abasourdi, la *réalité* ; à Wannsee, j'étais chez l'ennemi, là où il s'était dégradé et avait dégradé l'humanité, la sienne qui est la nôtre, la nôtre qui est la sienne, la vôtre qui est la mienne et la nôtre qui est la vôtre. Où irai-je, à qui parlerai-je ? Ce pays, proche, lointain, *lointain*, ne me serait-il pas, au sortir de ce mémorial, encore plus étranger ? Je me félicite que vous n'ayez été, Inge, en ma compagnie, ce jour là. J'aurais été trop dur ou je me serais tu

afin de ne pas ouvrir d'autres blessures, les vôtres suffisant déjà. J'ai compris que je ne pourrai pas normaliser l'Allemagne^{iv} ; j'aime passionnément la littérature russe et la littérature polonaise, la littérature anglaise et la littérature japonaise et, *in fine*, toutes les littératures du monde : il ne me viendrait pas à l'idée de m'en justifier, de dépenser tant de pages, tant de vos heures afin de le dire, ainsi que je le fais depuis tant de mois ; j'aurais aimé vivre dans un monde où noter mon attachement à la culture allemande n'aurait pas à s'expliquer ni à anticiper la suspicion même de ceux qui ne souffrent pas de la maladie judéo-allemande. Je pointe les perversions racistes dans le monde, jusqu'au cœur des grandes démocraties : voyez les inquiétantes dérives de certaines sectes dans les États-Unis d'Amérique par exemple. L'Allemagne, l'une des premières démocraties du continent, sinon la première, grossit sur la lentille de ma loupe, dès que je soupçonne une aberration, un comportement déplacé. Je n'ignore pas le procès que l'on m'intenterait au nom de la cohérence politique et au nom du principe du renouvellement des générations que l'on pose parfois, outre-Rhin, moins en postulat qu'en loi ; on argue que l'on ne peut accabler indéfiniment les forces vives de la nation des fautes des générations en amont sans risquer de les démotiver, voire de les conduire très exactement là où l'on n'aimerait point qu'elles y aillent. Chiche ! Faire la part belle à la dynamique politique, réduire la part sommatrice de la mémoire, aucune société ne pouvant se permettre de vivre dans le morbide, est un argument cousu de gros fil ; je n'ai qu'à observer la société israélienne, dans sa multiplicité, pour constater que son devoir et son inclination à la mémoire, pas seulement à l'égard du Reich allemand, ne l'ont pas empêchée d'être l'une des plus énergiques et des plus entreprenantes du monde^v. Que voulez-vous que j'ajoute à l'intention des philosophes et des théoriciens de l'avenir sinon un fait, une tautologie, je ne sais quelle réalité *adaequatio rei et intellectus* : l'Allemagne revient de loin, de très loin, de si loin^{vi}.

^{iv} Stanley Kubrick, dont j'apprends, grâce à un portrait fouillé et intelligent de Samuel Blumenfeld, dans *Le Monde* du 31 août 1999, qu'il est Juif, qu'il en est attaché « par conscience d'appartenir plus à une minorité qu'à une religion » (mais n'est-ce pas, ce que ressentent, *nolens volens*, la plupart des Juifs ? Qu'ils soient religieux ou non ne les met pas à l'abri des retombées classiques de l'antisémitisme), Stanley Kubrick, nous apprend-on, « admirait froidement Goebbels et Himmler pour ce qu'ils avaient réussi à accomplir, c'est-à-dire l'incroyable efficacité de leur système ». On rappellera que Kubrick avait souhaité, avant Steven Spielberg, porter au cinéma le roman de Thomas Keaneally, *La liste de Schindler* ; il abandonna, ensuite, un projet tiré d'un livre de Louis Begley, *Une éducation polonaise* qui raconte « l'histoire d'un jeune fils d'une famille juive fortunée, forcé de fuir la Pologne de 1939, à la suite de l'invasion allemande. Sa tante, Tania, va s'occuper de lui et le cacher dans la Varsovie occupée » (S. Blumenfeld).

^v Sur les événements des 27 et 28 février 1943, voir la page 63 de *Berlin 1943-1945*, Éditions Autrement, série « Mémoires », Paris, 1995. On se contentera de reproduire ces quelques lignes : « Selon les estimations, 5000 Juifs berlinois ont essayé d'échapper aux Nazis en se cachant, et 1400 ont réussi. Mais sur les 6000 Juifs qui ont survécu à Berlin, les « privilégiés » forment la grande majorité. En définitive, la survie des Juifs n'a été possible qu'avec l'aide des non-Juifs, qui risquaient d'ailleurs, eux aussi, d'être envoyés dans des camps de concentration ». On rap-

prochera cette note de ma remarque, page 151 de cet ouvrage, à propos du sauvetage de quelques milliers de Juifs berlinois, allégué par Gerstein dans *Le Vicaire* de Rolf Hochhuth.

ⁱⁱⁱ Voir ce qu'en dit Francine de Martinoir dans un livre passé presque inaperçu, *La littérature occupée, les années de guerre 1939-1945*, Hatier 1995, non point un livre raté, mais manquant, à mon avis, de la profondeur et de l'unité de l'ouvrage de Jeanine Verdès-Leroux, *Refus et violence*, qui paraîtra l'année suivante, chez Gallimard, ou de celui, plus complet, à l'enseigne Fayard, en l'été de 1999, *La Guerre des écrivains 1940-1953*, de Gisèle Sapir ; il est certes question de l'abjection d'une littérature française passée, en partie, armes et bagages, dans le camp de l'ennemi ; le texte de M^{me} de Martinoir tranche sur les autres titres de la collection, *Brèves*, dont j'ai dit, ailleurs, tout le bien, en ce qu'il s'écarte de son esprit ; l'auteur aurait dû nous dire en quoi cette littérature était occupée. Il n'empêche : ce livre n'est pas de trop pour dénoncer les complaisances, les turpitudes, les trahisons de quelques hommes, et non des moindres, envoûtés par la force brutale de l'occupant et jouissant des malheurs du peuple juif, malheurs qu'ils avaient appelé de leurs vœux, j'allais dire par tous leurs pores, jusqu'à en dégoûter des Allemands, tel Ernst Junger, voire Gerhard Heller. Les portraits de Sartre et de Simone de Beauvoir ont dû agacer les gardiens du temple. L'étude de M^{me} de Martinoir s'assigne 1945 comme limite dans le temps ; ce qui est quelque peu arbitraire ; Sartre fut généreux et certains de ses combats ne devraient pas affecter le souvenir que nous gardons de lui, malgré la relative disgrâce dans laquelle il est tenu depuis sa mort.

^{iv} C'est pourquoi, par malheur et par nécessité, les propos du philosophe allemand Peter Sloterdijk, tenus à l'occasion d'un colloque, au château d'Elmau en Bavière, sur Heidegger, à travers lesquels il est fait état, une fois de plus, sur « la mort de l'humanisme », ne peuvent me laisser indifférent. Il est possible qu'ailleurs, les propos de l'auteur de *Critique de la raison cynique* et *Essai d'intoxication volontaire*, auraient moins détoné. Mais, en Allemagne, une réflexion sur la « sélection » ne passe pas comme une lettre à la poste. Outre que je demeure indéfectiblement « humaniste » à mon corps défendant, même si « l'humanisme » semble être historiquement périmé depuis qu'on en a prononcé le terme, l'idée de la sélection me hérisse venant d'un homme qui habite un pays où elle fut menée de fer et avec des outils sanguinaires. Peut-être que ce genre d'expression passera-t-il, à ses yeux, pour de l'emphase et du pathos, lui qui affirme que « l'ère des fils hypernormaux de pères national-socialistes touche naturellement à sa fin » ; c'est que, ose-t-il, « la trop bonne et trop mauvaise conscience » les révolte : « il s'agit de [se] rassembler sur la tombe d'une époque pour faire le bilan et réfléchir à la fin d'une hypocrisie ». De quelle hypocrisie parle-t-on ? Qu'en Allemagne il ne serait pas possible de « comprendre que, depuis toujours, les hommes ont été " faits " par une combinaison de règles de classes et de castes, de règles de mariage et d'éducation — [car] il s'agit bien d'une sélection » ? Voyons ! On nous apprend donc qu'en prévision de ce troisième millénaire de l'ère chrétienne, « [s'ouvrent] de nouvelles possibilités d'optimisation ». Est venu le temps, affirme le philosophe, de « mener le combat des " grands éleveurs de l'homme " contre " les petits éleveurs " », (sous entendu les « humanistes »). Jürgen Habermas ne partage pas cette vision ; il la refuse même si elle satisfait, peut-être, « une demande réelle » en Allemagne. Est-ce sous le signe de Sloterdijk et de Walsler, en philosophie et en littérature, de Schröder en politique, que se signale la nouvelle « République de Berlin » ? Ce ne serait point alors le vœu de Fischer, l'actuel ministre des Affaires étrangères (pour combien de temps encore ?). Si tel est le cas, l'ex président de la communauté juive d'Allemagne, Ignaz Bubis, mort en l'été de 1999, avait eu raison de désespérer. Mais le consensus allemand sur le passé n'est pas aussi mort qu'on voudrait le prétendre. La question des biotechnologies est à la fois urgente et grave pour qu'elle soit traitée à coups de slogans. On est en terrain familier : le « nouvel homme », si possible « superhomme », est une marotte allemande. Je ne dis pas que philosophes et apprentis-sorciers ne se l'approprient ailleurs pour le meilleur et le pire. Il n'est cependant pas gratuit que le *Der Spiegel* ait consacré une de ses couvertures au « projet génétique : le superhomme » au moyen de cette illustration : un magnifique athlète à la Arno Breker, l'artiste académique du III^e Reich à propos de qui Jean Cocteau s'était imprudemment extasié (mais ne nous dira-t-on pas, aujourd'hui, qu'il avait eu raison par anticipation ?), cet athlète, dis-je, salue les foules. L'Allemagne ne saurait se dissocier, d'un coup, de ses turpitudes, sous prétexte que « l'hyper-moralisme » n'est plus de saison ; cette évacuation serait-elle induite « métaphysiquement » comme le suggère la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* par l'installation de la Chancellerie à Berlin qui scelle la réunification et l'entrée du nouveau millénaire, temps du renouveau ? L'alibi serait trop commode. (Les citations sont prises de la page que *Le Monde* du 29 septembre 1999 a publiée sur l'affaire Sloterdijk — elle lui a paru suffisamment importante (ou peut-être préoccupante) pour que le journal ne l'insère pas dans ses cahiers culturels, mais en page 2 de sa large rubrique « International »). L'audience de cette prise de position permet au philosophe de revenir, en première page du même quotidien, dans son édition datée du 9 octobre 1999, dans un très long point de vue, intitulé « Du centrisme mou au risque de penser ». Les idées sont les mêmes, mieux empaquetées peut-être, dans le style charabiesque qu'il est de bon ton d'employer dans ces graves débats qui agitent le monde « postmoderne », comme on dit de nos jours, en une expression qui vaut son pesant et son or. M. Sloterdijk trouve que l'Allemagne se meurt dans un centrisme couvert de défroques social-démocrates. J'ai bien compris qu'à ses yeux, la « belle époque » (la « génération Kohl ») est révolue ; adieu aux « années d'apaisement où les défis étaient différés, où tous les grands problèmes qui se rappellent cruellement à nous aujourd'hui pouvaient être comme pris en

photo avec un objectif flou » ; si l'on ne s'y prend pas à temps, que verrions-nous, en effet, Allemagne ? « Une société amputée d'ailes », nous avertit-il, « se rabougrit dans un centre comme il faut, incapable de manœuvrer et aussi pauvre en expressions qu'en solutions alternatives ». Il avance la théorie des trois vexations auxquelles l'humanité, (j'imagine l'Occident du point de vue de l'auteur) a été confronté depuis la Renaissance : la vexation cosmologique de Copernic, la vexation de l'évolutionnisme biologique de Darwin, la vexation psychanalytique de Freud. Attention ! Un séisme est annoncé : « un complexe de vexations [cybernéticobiotechniques] ». Il invite, de ses vœux, « un discours et une nouvelle pratique de la postparanoïa ». En mots plus clairs, le magistère de Jürgen Habermas, en somme ce fédérateur du consensus allemand postnazi, post-68, est devenu, dit-il « caduc » ; place doit être faite, aux nouvelles générations avides « de zones un peu plus claires, sans insouciance, mais sans non plus cette constante excitation hypermoralisante » ; remâcher à loisir le passé est non seulement un risque mais un dessèchement et un malheur. Il faut que « les vieilles forces [s'apaisent] et [abdiquent] ». Le professeur de philosophie de Karlsruhe est mon aîné de quatre ans. J'avoue toute mon épouvante à l'idée d'appartenir aux « vieilles forces », c'est-à-dire, en gros, à une morale qui refuse de brader le passé, sous prétexte qu'il serait inhibiteur. Le passé de l'Allemagne est singulier — quoi que nous fassions, pensions, disions, refusions, n'admettions, il est là ; vous pouvez refuser le soleil, il n'éclatera pas moins de sa réalité. Quant à la dénonciation de « l'hypermoralisme », le mot cher à M. Sloterdijk, je dirais qu'elle n'est pas nouvelle. Il suffit de lire le livre de Jean Améry, *Par-delà le crime et le châtiment, Essai pour surmonter l'insurmontable*, (1966), (voir notes *infra*) pour savoir qu'elle s'exprimait déjà. Critiquer M. Sloterdijk ne conduit pas à la nullité intégrale de sa propre critique : elle a le mérite de situer le déplacement de l'aiguille. L'Allemagne ne s'estime pas renormalisée, elle est normale. Ma bibliothèque et les centaines d'ouvrages qui en composent une partie, tant sur la perversion nazie que sur la Shoah, me révèlent à l'envi, à mes yeux au moins, que l'heure de tourner radicalement la page n'est pas venue ; je le dirai encore, dussé-je me cogner aux péremptions des « postparanoïaques ».

^v Voir néanmoins, sur le sujet, l'intéressant épilogue du livre de Greilsammer, *La nouvelle histoire d'Israël, op. cit.* et le paragraphe consacré au débat sur la Shoah, aujourd'hui dans ce pays, et l'impact qu'elle exerce sur la société israélienne ; les positions d'un philosophe, Moshe Zuckermann et les répliques de Yehouda Bauer, historien israélien de la Shoah donnent un aperçu saisissant du malaise. C'est du plus haut intérêt et cela donne à réfléchir, notamment lorsque Zuckermann « fait appel à Adorno et à son concept de “ conscience mensongère ” : ce que nous considérons comme nos sentiments “ authentiques ” sont en fait des sentiments forgés pour ses besoins par la société » (p. 505).

^{vi} Je lis, dans *Le Monde* du jeudi 2 septembre 1999, sous la signature de Lucas Delattre, cet article intitulé : « L'étrange parcours des nouveaux penseurs de l'extrême droite ». Il évoque d'abord la mutation de ceux qui, anciens soixante-huitards, se sont convertis, en accédant aux affaires, aux hypocrisies, à l'embonpoint de la démocratie libérale et patronale (les jugements de valeur sont, néanmoins, de ma plume). Il donne, dans cette catégorie, les noms de l'actuel chancelier d'Allemagne, de son ministre des Affaires étrangères, de Daniel Cohn-Bendit. Il ajoute ceci : « Certains parcours relèvent, eux, de la trahison pure et simple. Un certain nombre d'intellectuels sont passés de l'extrême gauche à l'extrême droite ». Rainer Zitelman, ancien maoïste est devenu « l'idéologue de la Nouvelle Droite en Allemagne ». Bernd Rabehl, ancien compagnon du leader étudiant Rudi Dutschke, « défend aujourd'hui des thèses ultranationalistes du haut de sa chaire de sociologie de Berlin où il est professeur » ; Horst Mahler, lui, « ancien cofondateur de la Fraction armée rouge (RAF) et avocat de l'opposition antiparlementaire (APO) [...] s'exprime désormais dans les congrès du parti d'extrême droite NPD pour dénoncer “ le péril turc ” et [en appelle] à la suppression de la démocratie parlementaire, [...] à la sauvegarde du peuple allemand ».